

QUELQUES MOTS SUR FLORENCE LAVAUD ET SON TRAVAIL PAR OLIVIER BAILLY

Partir d'un mot très simple, évident : chantier. Comme Chantier Théâtre.

Litré, au mot chantier, dit que c'est un « lieu où l'on dispose certains objets pour les conserver en dépôt ou les travailler ».

La même définition que celle de l'enfance.

Il faut bien préciser qu'il n'est pas question de magnifier l'enfance, mais juste de la considérer. Un peu de considération.

Pour les gens qui « font » du théâtre c'est devenu indispensable d'expliquer pourquoi, comment, dans quelle optique ils s'adressent aux enfants qu'on n'appelle plus les enfants d'ailleurs, mais le jeune public. Il y a des colloques très sérieux là-dessus, maintenant. Les chercheurs commencent à chercher. Il y a de la matière, peut-être même des opportunités.

L'enfance, ce lieu où l'on dispose certains objets pour les conserver en dépôt ou les travailler.

Beaucoup d'entre nous ne retournent jamais sur le chantier et ces objets ne seront jamais travaillés.

Il y a une certaine nostalgie de ce lieu-là dont on ne retrouve plus le chemin. Mais Florence Lavaud, elle, y descend en cachette. C'est sa cachette, son jardin secret.

Un jardin qu'elle ouvre bien volontiers aux enfants.

Je sais qu'elle y descend parce que son chantier est une cave. C'est drôle quand même que la plupart d'entre nous ne retourne jamais dans cette cave, ou ce grenier, ou cette remise, ou ce jardin ou cette cabane de l'enfance.

On a jeté la clé. En jetant la clé on est resté fermé à jamais dans notre silence peuplé de mots-valises. Il y a plein de choses dans ces mots, mais on a aussi perdu la clé...

J'aime cette histoire de l'ivrogne qui cherche la sienne, de clé, sous le réverbère parce que c'est le seul endroit où il y a de la lumière. Ça semble logique.

Cette logique de l'absurde... L'ivresse rapproche de l'enfance. Et aussi du théâtre.

Les comédiens cherchent leur clé là où il y a de la lumière. Sur la scène.

L'enfance est peut-être une ivresse.

« J'aime tellement rêver que pour moi le théâtre, ça a toujours été un rêve et ça continue d'être un rêve » dit Florence Lavaud. Dans ses pièces c'est la même chose. On ne sait pas si c'est un rêve ou la réalité (la réalité du théâtre, bien sûr). Je dis « on », mais je parle des enfants. Nous, nous savons que c'est du théâtre. Et c'est bien dommage de le savoir.

Parce que du coup on croit que la vie c'est la vie et que c'est réel. Et que la réalité est plus importante que le rêve puisque c'est la vie alors que le rêve eh bien ce n'est pas très sérieux.

Mais comme Florence aime rêver, elle rêve peut-être qu'elle vit. Sans doute qu'elle vit, puisqu'elle rêve qu'elle vit. Si on bannit le rêve, que reste-t-il ?

Florence organisait des spectacles dans la cave de ses parents quand elle avait neuf ans. Enfin, ce n'était pas une cave, c'était un garage, ce genre de garage comme il y a dans les villages en pente. Je dis ça, si ça se trouve c'était plat, le village de Florence. Mais j'aime imaginer que non. Alors, le village était à flanc de côteau.

La maison, on y entrait par une porte, dans la rue qui monte. Mais la rue qui monte est plus haute que celle qui descend (celle où donne le garage). Donc elle invitait les gens du village à venir assister aux représentations des spectacles qu'elle mettait en

scène. Elle faisait du théâtre sans savoir qu'elle faisait du théâtre puisqu'elle n'y avait jamais mis les pieds. Elle connaissait juste « Au théâtre ce soir ».

Pour tant elle se souvient que c'est là qu'elle a commencé à rêver qu'elle était metteur en scène.

C'est un rêve d'enfance.

Elle rêve encore et ses rêves se réalisent. Quand on y songe, elle a déjà une œuvre. Celle-ci commence dans le garage, se poursuit dans la rue de son Périgord natal, lors du festival Mimos, pour aboutir dans ce lieu un peu solennel qui s'appelle le Théâtre, avec son Panthéon, ses conventions. Ça lui fait un peu peur tout ça. Elle a un peu peur. Mais comme elle rêve, c'est assez excitant. Elle interroge ses peurs enfantines intactes.

Dans son Chaperon rouge, elle questionne l'enfant qui grandit, l'enfant en devenir qui a des pulsions, des envies.

Dans le Journal d'un monstre, l'enfant est prisonnier, il veut sortir, partir.

Dans Centre de Repos Pour Artistes Fatigués (CRAF), l'enfant est spectateur et les acteurs sont finalement les spectateurs de cet enchantement enfantin.

Mais chez Florence Lavaud, le théâtre peut-être se révèle là où on l'attend le moins : dans une salle de classe.

Imaginez un peu, vous « êtes là » pour étudier et voilà qu'un histrion débarque et vous raconte qu'il est un grand comédien, ami du directeur de l'école et qu'il vient vous parler de son dernier film. Il révèle peu à peu qu'il n'est qu'une doublure, un imposteur peut-être. Et puis non... À la fin, sans explication théorique vous avez compris ce qu'était un comédien.

Ce qu'était le théâtre. Compris n'est peut-être pas le bon mot. Vous avez senti quelque chose. Quelque chose qui n'est pas « utile » comme les mathématiques ou la conjugaison, mais qui est indispensable. Ça vous a un peu bousculé parce que tout ce qu'il y a d'humain en l'homme est mis ici en évidence. Tout ce qu'il y a d'humain en Florence, devrais-je dire. Car elle n'est pas « capable » d'expliquer son théâtre avec des mots, Florence Lavaud. Quand on lui demande d'en parler, elle semble dire : regardez mes pièces, la réponse est contenue dans la question. C'est tout l'art du théâtre.

Un comédien dans une classe, quel choc ! Et un auteur qui vient parler devant le public de son métier de dramaturge, ne serait-ce pas un choc plus grand encore ? Depuis qu'elle travaille avec Jean-Louis Bauer, le compagnonnage était trop fort pour qu'elle ne lui demande d'écrire un monologue sur son travail d'auteur.

Alors il l'a écrit. Il aurait été inconséquent de demander à un comédien d'interpréter ce monologue. Il aurait manqué les hésitations, le trac. Le comédien aurait joué cette incroyable appréhension de l'homme qui couche ses mots sur le papier comme des enfants qu'on endort pour la sieste, cette incroyable appréhension de les laisser s'envoler dans le monde par sa bouche. Pour l'auteur, le véhicule c'est le texte, le livre. Qu'il soit lu ou interprété par un comédien, tant mieux. Mais par l'auteur, c'est impensable de jouer ça, d'être son propre lui-même sur la scène. Impensable pour quelqu'un de raisonnable. Mais cet impensable-là, pour quelqu'un qui ne raisonne pas en termes de concepts, est le seul possible pour Florence Lavaud. Alors elle a demandé à Jean-Louis Bauer d'être cet auteur. Oui, il y a bien un metteur-en-scène dans la salle, mais ne la réveillez pas, elle rêve.